

NU NOUVEAU GOUVERNEUR DE LA BULGARIE BYZANTINE  
LE GEORGIEN TZOURBANEËLÈS

par V. I. AURENT

La domination byzantine en Bulgarie<sup>1)</sup> a duré un bon siècle et demi (1019—1186). Durant cette longue période le pays a été, pour des raisons stratégiques évidentes, exclusivement entre les mains de l'administration militaire. Or quand on songe au caractère éphémère<sup>2)</sup> du mandat confié à chaque stratège ou chef de thème, on est fortement surpris du nombre extrêmement réduit des titulaires dont les sources les plus diverses nous ont conservé le souvenir. Dans le cas présent, le contraste entre la durée de la domination grecque et la courte série de ses fonctionnaires connus est d'autant plus impressionnant que l'enquête a été plus poussée. A plusieurs reprises en effet des érudits dont l'attention s'est trouvée aiguisée par le feu de la polémique ont dressé la liste des gouverneurs qui ici<sup>3)</sup>

1) Le premier travail d'ensemble est dû au prof. N. Bănescu dont l'ouvrage (*Les duchés byzantins de Paristrion-Paradonnayon et de Bulgarie*) allait sortir des presses, lorsque survinrent les bombardements américains d'avril 1944. Le tirage, si l'on excepte de rarissimes exemplaires, a entièrement brûlé avec la maison éditrice. Le retour à une situation plus normale permet heureusement d'envisager la réimpression de cet importante monographie.

2) On sait en effet que la durée d'un commandement ne devait pas en principe excéder une année.

3) Les textes semblent avoir livré toutes leurs données grâce au labeur sagace du prof. Bănescu qui a consacré, au problème de l'organisation de l'Etat bulgare sous la domination byzantine une série d'études au cours desquelles la série des gouverneurs militaires a été examinée et compilée. Citons: *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube* dans *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, III, 1922, —; *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'empire bulgare de Samuel (1018): Nouveaux duchés byzantins: Bulgarie et Paristrion*, dans le Bulletin de la Section historique de l'Académie roumaine, X, 1923; *Unbekannte Statthalter der Themen Paristrion und Bulgarien* dans la *Byz. Zeitschr.* XXX, 1930, 442, 443; Ein neuer *κατεπάνω Βουλγαρίας* XXV, 1925, 331. Les résultats de ces différentes études sont combinés et réunis sup. l'ouvrage à paraître cité ci-dessus n. 1.

compte quatorze noms et ailleurs<sup>4)</sup> totalise une vingtaine, dans ce dernier cas grâce à l'intrusion de noms fort contestables. C'est évidemment peu, d'autant que ces nomenclatures débordent à peine le XI-e siècle et ne comptent qu'une mention certaine<sup>5)</sup> pour les règnes de Jean II et de Manuel Comnènes (1118—1180). Sans croire avec Zlatarsky que la sigillographie sera désormais l'unique source où s'approvisionneront les futures recherches, il faut admettre qu'on en peut attendre de substantiels compléments aux listes établies.

Malheureusement l'éditeur du Corpus sigillographique, doit, après attentif examen de toutes les collections accessibles, avouer que ce n'est encore là qu'un espoir: parmi les milliers de sceaux qui ont pu être récupérés et classés depuis la déclaration du savant bulgare, deux seulement ont donné une faible justification à ses calculs optimistes. L'un a été publié sans avoir fait l'objet d'aucun commentaire<sup>6)</sup>, l'autre paraît ici pour la première fois<sup>8)</sup>; celui-là en raison de sa titulature plus développée pose un problème plus large<sup>9)</sup>, l'intérêt immédiat de celui-ci ne dépasse pas la Bulgarie et peut en conséquence être étudié à part.

4) Cf. ZLATARSKI, *Histoire du peuple bulgare au Moyen âge* (en bulgare), II, 1927, 257—259; du même, *Les lieutenants-gouverneurs de Bulgarie* dans *Byzantinoslavica*, IV, 147—153; du même, *Organisation de la Bulgarie et situation du peuple bulgare dans les premiers temps de sa soumission à Basile II le Bulgaroctone* (en bulgare) dans *Seminarium Kondakovianum*, IV, 1931, 49—67 passim.

5) Celle de Jean Drimys catépan de Bulgarie, connu uniquement par son sceau au sujet duquel voyez V. LAURENT, *Bulletin de sigillographie byzantine* dans *Byzantion*, V, 1929/30, 611—614. Des trois lectures que je proposais alors (cf. p. 614) c'est la seconde, incluant le titre de catépan, qu'a confirmée l'examen direct de l'original. En revanche, je ne suis pas très sûr qu'il faille assigner le personnage à la fin du XII-e siècle. Titulature et épigraphie plaident plutôt pour le début.

6) Cf. ZLATARSKI.

7) Edité pour la première fois par I. SWIENGICKY, *Byzantinische Bleisiegel in den Sammlungen von Lwow* dans le Recueil dédié à la mémoire du prof. P. Nikov, Sofia 1940, 440 (texte et description seulement) n. 10. Un mot de commentaire en fonction de la Serbie dans mon article (*Le thème byzantin de Serbie*) donné à la revue *Balkania*, VI, Bucarest 1943, 39, 40.

8) Je dois signaler toutefois que ces deux sceaux ont fait l'objet d'un travail destiné dès 1942 aux *Mélanges P. Mutafchiev*. L'étude envoyée en temps voulu ne semble pas être parvenue à bon port. C'est bien la moindre victime de cette guerre néfaste.

9) J'avais tenté de traiter le problème dans l'article précédent et sans doute le reprendrai-je un jour.

## 1. LE SCEAU

Le flan est d'assez médiocre conservation. Renflé sur tout le pourtour du côté droit, il est nettement rogné à la partie supérieure. La gravure, imparfaitement exécutée, présente en outre des oblitérations partielles dues à l'usure. Mais le plus grave accident dont souffre cette pièce est, au revers, un glissement sensible de la légende sur la droite, glissement si accusé qu'une partie du texte est restée hors du champ. Sur cette face, le canal par où passe le cordonnnet se présente comme tiré légèrement de biais. Au surplus, le même défaut a occasionné de petites boursofflures et entailles qui rendent problématique la lecture d'un élément important de la signature. Malgré cet handicap l'ensemble de l'inscription, quoique d'un tracé inégal, se laisse aisément et sûrement transcrire. Ajoutons, avant de la décrire, que la pièce est de dimensions réduites (17 millimètres au total et 15 pour le champ) et qu'elle a été acquise par l'auteur en octobre 1938 sur le marché d'Istanbul pour le compte du Collège de France.

Au droit, effigie de saint Théodore de face, en buste, dans l'attitude traditionnelle: la lance en main droite et, dans la gauche, le bouclier rond. De part et d'autre de l'image, épigraphe en colonne: Θ—OC (à gauche) et —ω—P. (au droite): ο [ἀγι]ος [θεόδω]ωρος.

Au revers, légende sur six lignes aux caractères courts et trapus, quelques peu empâtés:

+ K.

.ω.....

ΘΥΠΑΤ, SCT

ΤΗΓ, ΡΥΑΡΑ

ΑCΤΟΤΖΥΡ

ΡΑΝΞΔ

+ K [(ύρι)ε Β (σής)] &lt;θ (ει)&gt;

.ω..... &lt;άν&gt; =

θυπάτ(η) και στ &lt;ρα&gt; =

τηγ(ή) Βουλγα &lt;ρί&gt; =

ας τὸ Τζουρ =

βανέλ&lt;η&gt;.

+ Κύριε βοήθει ..... ἀνθυπάτω και στρατηγῶ Βουλγαρίας τ(ή)  
Τζουρβανέλη.

+ *Seigneur secouré... Tzournabélès anthypatos et stratège de  
Bulgarie.*

Notre relevé laisse en suspens un seul élément qui serait

néanmoins de conséquence s'il pouvait être déterminé avec certitude. Il ne s'agit en effet rien moins que du prénom du fonctionnaire au sujet duquel on est réduit à des conjectures trop légèrement fondées. Le choix se limite toutefois à trois noms: Romain, Jean et Constantin, avec une préférence marquée pour ces deux derniers. En effet, la première ligne, où la croix indique l'endroit précis d'où part la légende, est complète si l'on tient compte de ses trois signes gravés et de deux autres restés hors du champ. Il s'ensuit que le tétrasyllabe: τῷ σφ̄ δούλῳ qui, dans la presque totalité des cas, suit l'invocation, n'a pas trouvé d'emploi ici où la place manque pour ce supplément et où les vestiges de lettres subsistantes ne permettent pas de les reconnaître. La seconde ligne débute donc de toute évidence par le prénom et le premier titre du personnage. Un seul signe est certain, l'oméga gravé en second lieu; la reste est fort sujet à interprétation.

Or de deux choses l'une: ou la qualité d'anthypatos est précédée d'une autre, comme nous l'admettons et en ce cas, celle de **patrice** est seule de mise ici sous la forme abrégée: ΠΠΙ, ou la ligne porte in extenso le prénom du fonctionnaire, prénom qui, en ce cas, devrait compter six caractères. La première hypothèse doit pouvoir être envisagée, à savoir Κων(σταντίνῳ), une seconde: 'Ιω(άννη) obligeant à mettre devant le nom de titre le prédicat jamais rencontré en pareille place. La seconde hypothèse imposerait soit la lecture: Ρομζνῳ soit celle autre: 'Ιωζννη. Ces prénoms, Constantin, Jean et Romain furent d'un usage courant à l'époque de frappe et les départager en l'occurrence n'est possible qu'en tenant compte de l'épigraphie. En effet, les vestiges de lettres présentes sur le métal au début de la seconde ligne semblent autoriser la transcription: ΚωΝ et c'est elle qu'il faut provisoirement accepter dans l'attente d'un meilleur exemplaire, nonobstant l'absence de la barre transversale abrégative qui, la plupart du temps, mais non toujours, se trouve en pareil cas dans l'interligne. On notera toutefois que dans la famille dont nous allons parler on s'appelait plus volontiers Jean<sup>10</sup>).

10) Quelques données sur les membres de la famille arménisée dans J. MARKWART, *Südarmenien und die Tigrisquellen nach griechischen und arabischen Geographen*, Wien 1930, 528, 529 et N. ADONTZ, *Tornik le moine dans Byzantion*, XIII, 1938, 155, 161, 163.

## 2. LE GOUVERNEUR DE BULGARIE

Les guerres d'expansion des X—XI-e siècles, en modifiant profondément le statut politique de la Géorgie et de l'Arménie, accélérèrent un mouvement d'émigration qui avait commencé du jour où l'empire byzantin, ayant définitivement perdu l'Occident, s'était replié<sup>11)</sup> sur ses provinces orientales. Les principales familles des pays conquis passèrent à son service; d'anciens dynastes et de nombreux seigneurs vite acclimatés ne tardèrent pas à jouer, dans les événements troubles de cette époque, un rôle de premier plan. Or jusqu'à présent aucune source ne nous avait appris que les Cortvanel avaient eux aussi transféré leur foyer ou, pour nous exprimer plus exactement, qu'un noble de ce nom avait fait souche en terre byzantine et légué selon la mode grecque à sa descendance comme patronyme son propre prénom hellénisé, phénomène qui s'est renouvelé pour les Tornikès, les Roupénioi, les Dalassènes et autres<sup>12)</sup>.

Dans toute l'historiographie byzantine, il n'est fait que trois mentions du patronyme, sous ces formes légèrement divergentes: *Ζουρβανέλης*, *Ζουρβανίηλ*, *Τζουρβανέλης*.<sup>13)</sup> C'est cette dernière orthographe qu'autorise notre plomb, les deux autres n'étant sans doute que des déformations de copistes égarés par l'étrangeté du nom. L'intérêt de cette note exigerait que l'on déterminât l'époque précise où le patronyme, grécisé et d'une graphie assez constante pour

11) La slavisation des Balkans précipita dès le VII-e siècle l'isolement où la perte successive de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Égypte et de la Syrie acculait de plus en plus l'empire vite dominé par l'élément gréco-asiatique. Lignes générales de cette transformation dans Ch. DIEHL et G. MARCAIS, *Le monde oriental de 395 à 1081* (= Histoire du Moyen âge III), Paris 1936, 226.

12) N. ADONTZ a pris à cœur d'étudier le passé byzantin de chacune de ces familles. On trouvera ses intéressants exposés dans *Byzantion*, IX, 1934, 367—382, X, 1935, 161—203. Il est seulement regrettable qu'un sentiment patriotique très respectable ait poussé l'auteur à „arméniser” à outrance des personnages qui, semble-t-il, n'ont de commun avec la nation de saint Grégoire l'Illuminateur que la forme exotique de leur nom.

13) Ces deux premières formes nous sont connues par le traité de Constantin Porphyrogénète, *De thematibus*, éd. Bonn p. 373; la première nous est livrée dans le texte de l'édition actuelle, l'autre par une note marginale s'y rapportant.

14) Cf. A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Sbornik istocnikov po istorii Trapezundskoj imperii*, 1897, p. 82, qui orthographie, à la suite d'une méprise, certaine: *Τζουρβαλέλης*.

qu'au XIV<sup>e</sup> siècle il se présentât exactement sous la même forme à la mémoire des historiens,<sup>15)</sup> commença à désigner la famille médiatisée. La chose est malheureusement impossible et l'on se voit réduit à marquer les différents points de contact que la Maison eut avec l'empire de Constantinople.

C'est précisément un événement politique de première importance qui amena vers 950 sur le Bosphore le premier prince de Sasun (Cortvanel, chargé<sup>16)</sup> par Asot, eucroisate d'Ibérie, de régler avec l'empereur une question de territoires. Il est douteux que le personnage ait fait souche à Byzance où il n'était que de passage. En revanche, son fils Tornik devait mettre un lien durable entre sa famille et le monde grec. Si l'on en croit le colophon apposé sur un manuscrit géorgien<sup>17)</sup>, il aurait d'abord servi Basile II et Constantin VII et se serait, en pleine fortune militaire, fait religieux, aurait, lors de la révolte de Bardas Skléros négocié l'aide du eucroisate d'Ibérie David, voire repris l'épée et commandé l'armée de secours envoyé par ce prince au basileus. C'est en reconnaissance de ce service unique qu'après la défaite du rebelle et le retour du moine-soldat à la vie religieuse que le titre alors très élevé de synecelle lui fut accordé. Néanmoins ce n'est évidemment pas ce personnage qui put être l'ancêtre éponyme<sup>18)</sup> des Tzourbanélès, car sa descendance se fut appelée de son nom: Tornikioi. Au reste, laissa-t-il des enfants au cas où il aurait été marié? Un monument y fait une allusion directe, mais le silence de trois autres textes similaires où mention eut dû en être obligatoirement faite a porté à croire qu'il vécut célibataire<sup>19)</sup>. Il n'en reste pas moins vrai

15) La citation, mentionnée dans la note précédente, est due au métropolitain de Trébizonde Jean Lazaropoulos qui écrivait vers 1365 son récit des miracles de saint Engène martyr. Cf. G. MORAVCSIK, *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*, Budapest 1942, 183, 184.

16) Cf. A. ADONTZ, *Tornik le moine* dans *Byzantion*, XIII, 1938, 155, 156.

17) Revue de l'Orient chrétien, XXVIII, 1931/32, 338. Cf. ADONTZ, *loc. cit.*, 157, 158.

18) S'il fallait même croire P. Peeters, (*Analecta Bollandiana*, XXXVI-XXXVII, 1917-1919, 163 suiv.) le vrai nom du père de Tornik serait Corcaneli bien distinct de Cortvanel, distinction que Adontz n'envisage d'aucune manière.

19) N. ADONTZ, *loc. cit.*, 160.

que son exemple fut de nature à impressionner ses neveux parmi lesquels nous trouvons précisément deux Cortvanel.

L'un se trouve être le fils de son frère Bagrat et joua un rôle marquant dans la révolte de Bardas Phocas (987-989) comme chef des troupes envoyées à son aide par le même curopalate David<sup>20</sup>. Mal lui en prit, car, ayant voulu, après la défaite de Phocas, continuer la lutte pour son compte, il trouva la mort en 990/991 dans le désastre<sup>21</sup>). Ce soldat, se mouvant sur un plan purement géorgien, a pu difficilement être le fondateur de la Maison byzantine du nom. Son cousin, fils de Jean Varazvace, semble au contraire s'être mis à la solde des grecs. L'obituaire géorgien lui accole la qualité d'excubite, ce qui désigne un membre de la garde palatine, membre qui fit carrière, puisque un second mémorial l'appelle zoravar ou stratège. C'est évidemment lui qui, au dire de l'historien Asolik<sup>22</sup>), fut fait prisonnier par les Arabes le 19 juillet 998/999.

Selon toute vraisemblance nous tenons là l'ancêtre de la branche grecque de la famille. Un troisième Cortvanel<sup>23</sup>) mentionné par l'historien arabe Kamal-ad-Din, ne saurait venir en ligne de compte, car il ne semble pas avoir quitté sa lointaine patrie.

Quoi qu'il en soit de l'identité du chef de la lignée byzantine, le gouverneur de la Bulgarie ne fut pas le premier des siens à servir le basileus. Depuis un siècle environ, ses ancêtres perpétuaient sans nul doute la tradition du lieutenant de Damien Dalassène, et cette continuité, comme la noble origine du titulaire, contribua à lui valoir dans sa patrie d'adoption le haut rang qui lui échoit sur notre sceau.

Cortvanel exceptionnellement s'intitule stratège de Bulgarie, tandis que ses émules se nomment presque toujours due et calépan ou

20) Cf. ADONTZ, *loc. cit.*, 162.

21) Cf. HONIGMANN, *op. cit.*, 156, et ADONTZ, *loc. cit.*, 162, 163.

22) Cf. ADONTZ, *op. cit.*, 162.

23) Cf. ADONTZ, *loc. cit.*, 163. Toutefois et la forme sous laquelle le nom du personnage nous est transmis et la date contestable de sa mort tragique rendent son cas assez peu clair. Il pourrait être étranger à la famille des Cortvanel ou bien s'identifier, en cas d'erreur dans l'indice chronologique, avec l'allié de Bardas Phocas mort en 990/91. Voir les différents avis dans E. HONIGMANN, *op. cit.*, 104 n. 6 et 156; MARKWART, *op. cit.*, 529 n. 6 et G. SCHLUMBERGER, *Épopée II*, 33, 34, n. 1 et 191.

préteur. Il n'y a pas lieu d'attacher à cette particularité une importance particulière, car ce phénomène se constate pour maintes autres circonscriptions militaires sans que l'on doive en ce cas conclure à l'instauration d'un régime de gouvernement aussi divers que ces appellations au fond synonymes<sup>24</sup>). Ses qualités d'anthy-patos et éventuellement de patrice sont au contraire ici de quelque conséquence, en ce sens qu'elles seules vont nous permettre de fixer au signataire de notre sceau une place approximative dans la liste des gouverneurs de Bulgarie.

Les épithètes nobiliaires qui firent l'orgueil de la dynastie des Mauriens et de la Maison de Macédoine disparaissent totalement de l'usage<sup>25</sup>) dans le premier quart du XII<sup>e</sup> siècle. Cette constatation interdit à elle seule de placer la frappe du sceau sous les successeurs d'Alexis I<sup>er</sup> Comnène (+1118). Au reste, le module réduit du flan et les caractères épigraphiques l'assignent d'emblée au XI<sup>e</sup> siècle. Un fait de titulature nous autorise à préciser quelque peu.

Il rest en effet notoire que si les prédicats nobiliaires précités se portaient encore dans les dernières années d'Alexis I<sup>er</sup>, il y avait beau temps que les hauts fonctionnaires de l'empire, tels qu'étaient les stratèges des grands thèmes, ne s'en contentaient plus. Ces titres qu'en 1045<sup>26</sup>) on accordait déjà à des officiers subalternes étaient vers 1087/88 parfaitement déclassés et se donnaient libéralement aux derniers échelons de la hiérarchie. Un simple notaire reçoit même à l'une de ces deux dates l'appellation pompeuse de protoanthy-patos<sup>27</sup>). L'examen du *cursum honorum* de généraux particulièrement connus nous conduit à la même conclusion. Ainsi Aaron<sup>28</sup>);

24) Bon nombre d'historiens se sont abusé sur la portée très hypothétique de cette grande variété de titres portés par les commandants militaires des divers thèmes. La où ils ont servi, comme ce fut le cas du motif, à caractériser un rang, ce fut toujours en fonction de la personne du gouverneur, très exceptionnellement en raison de la région soumise à ses ordres.

25) Les dates auxquelles les principales dignités anciennes sont citées pour la dernière fois sont relatées dans E. STEIN, *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte* dans les *Mitteilungen zur osmanischen Geschichte*, II, 1923-1925, 30, 31.

26) Cf. MIKLOSICH ET MULLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, VI, 31.

27) *Ibid.*, 50.

28) Cf. V. LAURENT, *La famille byzantine des Aaron et ses homologues* dans *Echos d'Orient*, XXXIII, 1934, 392, 393 n. 1.



le fils de Jean Vladislav, d'abord magistros et duc d'Edesse, reçoit en 1057, avec le commandement de la Mésopotamie, le titre toujours très envié de proèdre. C'est un avancement précoce dû à des relations de famille. En revanche, les diverses promotions honorifiques de Nicéphore Botaniatès, <sup>29)</sup> le futur empereur, semblent suivre la fortune de sa carrière militaire. Dès avant 1057, le personnage, chef de la garde palatine, est magistros, qualité qu'il a encore en 1059 et 1065, au moment où, commandant du Paradounavon <sup>30)</sup>, il tombe aux mains des Coumans. Mais à l'avènement de Romain Diogène (1067—1071), il est créé duc d'Antioche et protoproèdre <sup>31)</sup>. Ces constatations permettent, entre autres, d'affirmer qu'entre 1070 et 1075 les chefs des principales divisions militaires cessent d'être patrices, protospathaires ou anthypalos et deviennent suivant leur rang et leurs relations proèdres, protoproèdres <sup>32)</sup> ou europalates, les anciens titres étant dévolus aux sous-ordre, protonotaires et juges de thème.

Dans ces conditions, il ne sera pas téméraire de placer le stratège Tzourbanclès avant 1070, la noblesse de ses origines, à défaut de ses qualités personnelles, étant de nature à lui assurer les prédicats antiques les plus assortis à sa haute dignité. Sa nomination en Bulgarie fut-elle de beaucoup antérieure à cette date? C'est ce que rien, ni l'épigraphie ni le caractère de l'imagerie, ne saurait permettre de trancher. Le traitement général du sceau donne seulement l'impression—mais toute impression est trompeuse—que le monument fut gravé dans la première moitié du siècle.

Bucarest, mai 1944.

29) G. P. BEGLERIS, *Οξύτοκράτωρ τοῦ Βυζαντίου Νικηφόρος Βοτανιάτης πρωτοπρόεδρος καὶ δοῦξ Ἑλλάδος καὶ Πελοποννήσου* Athènes 1916, 13, suiv.

30) Cf. N. BANESCU, *Unbekannt.*, 442—444.

31) Cf. BEGLERIS, *op. cit.*, 14.

32) On trouvera une ample preuve de cette assertion dans l'article de Ch. DIEHL, *De la signification du titre de proèdre à Byzance* dans les *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, F. Paris 1924, 105—117.